

Simplicité, originalité et passion créatrice

Maurice Elia

Number 184, May–June 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/49520ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Elia, M. (1996). Simplicité, originalité et passion créatrice. *Séquences*, (184), 13–15.

Simplicité, originalité et passion créatrice



Marleen Gorris

MARLEEN GORRIS

A Question of Silence (1982), *Broken Mirrors* (1984), *The Last Island* (1990), *Tales of the Street* (1993, tv), *Antonia's Line* (1995).

Trois femmes qui ne se connaissent pas (une femme au foyer, une serveuse et une secrétaire) sont accusées d'un meurtre assez inusité. Lorsqu'elles hurlent leur mépris face à une société dominée majoritairement par les hommes, on fait appel à une psychiatre pour démêler les fils très ténus de l'affaire où il apparaîtra que leur action (avoir voulu tuer le propriétaire d'une boutique de vêtements) était la conséquence ultime d'une sorte de rage accumulée au fil des années contre des siècles d'humiliation et de violence contre les femmes. Tel est le sujet de *A*

Question of Silence, premier long métrage de la Néerlandaise Marleen Gorris, Grand Prix du Festival des films de femmes de Sceaux en France et inoubliable portrait d'une société qui a relégué la femme au second plan.

Deux ans plus tard, Marleen Gorris entreprenait *Broken Mirrors*, apothéose cinématographique d'un féminisme européen militant, où la cinéaste osait montrer la colère sous des dehors de société bien pensante. La brutalité masculine (sans doute exagérément illustrée dans une série d'images choc) s'exprime dans une histoire où l'on assiste à l'agonie choisie par une femme enlevée par un tueur en série qui la photographie dans son sous-sol d'où elle décide de s'enfuir en faisant une grève de la faim qui la conduit à la mort.

Avec *Antonia's Line*, Marleen Gorris semble

s'être calmée. La féministe militante paraît s'être convertie en une sorte de gourou aux aspirations plus artistiques que politiques. En mettant en scène un monde de femmes vivant dans la Hollande de l'après-guerre, elle a imaginé une société où la vie est gérée par les femmes, où les hommes sont admis, qu'ils soient amis, amants ou pères, selon la nécessité de leur présence. C'est ainsi que l'on voit défiler quatre générations de femmes fortes, intelligentes, indépendantes qui ont cessé de se définir par rapport à l'homme. Seuls les guident la passion créatrice, le respect de soi, un intellect incandescent et une extraordinaire ouverture à la vie. Le film propose une alternative aux questions éternelles soulevées par la vie et ses défis et auxquelles avaient coutume de répondre les hommes. On est sans doute loin de la vision sombre et sans compro-



Antonia's Line

mis des précédents films de la réalisatrice, mais on assiste à une célébration de la femme telle qu'elle n'a jamais été faite au cinéma, du moins dans les dix dernières années.

Cette franche sympathie vis-à-vis d'Antonia Line, film à la fois modeste et ambitieux, et le fait que sa réalisatrice ait choisi, en dépit des conseils qui lui avaient été donnés de le faire en anglais pour atteindre un public international, ont permis au film d'être sélectionné dans les grands festivals internationaux et de remporter subséquemment l'Oscar du meilleur film étranger à Hollywood cette année.

Marleen Gorris possède un style nouveau, une vision qui respire l'authenticité et qui la mènera loin.

CÉDRIC KLAPISCH

Riens du tout (1994), *Le Péril jeune* (1995), *Chacun cherche son chat* (1996).

Au départ, *Chacun cherche son chat* allait être un court métrage qui devait s'inscrire dans un collectif réalisé avec d'autres nouveaux venus du cinéma français: Philippe Harel, Catherine Corsini (*Les Amoureux*), Agnès Merlet, Marion Vernoux (*Personne ne m'aime*) et Malik Chibane. Et puis, c'est devenu un long, réalisé sans contraintes avec ici et là des idées originales, des acteurs trouvés en grande partie sur place et

une complicité de regards et de situations digne des plus grands. Enfin, il y avait au centre cette idée maîtresse que le jeune cinéaste (34 ans) n'a pas eu le temps, l'occasion ou la chance de développer dans son *Péril jeune*: le concept du changement de la société, de son amélioration, à partir des gens qui sont autour de soi. Parfois, il n'est pas nécessaire d'aller s'inscrire dans des partis politiques ou sociaux déjà existants pour transformer le monde. Les héros de *Chacun cherche son chat* ne le sont que parce qu'ils croisent tous les jours des gens comme eux, qui ne se soucient que de leur environnement immédiat (ici, un quartier bien parisien qui semble n'avoir jamais changé au cours des ans, peut-être même à cause de cet esprit qui y règne en permanence). Klapisch s'est entouré de certains comédiens qu'il connaît, dont le beau Romain Duris, bourreau des cœurs depuis *Le Péril jeune*.

Refusé deux fois à l'IDHEC à Paris, Klapisch est allé prendre des cours à New York et l'expé-



Cédric Klapisch avec Garance Clavel sur le plateau de *Chacun cherche son chat*

rience (deux ans) lui a été plus qu'enrichissante. Il a fait des stages, s'est rendu sur des plateaux de tournage, a participé à la fabrication de quelques petits films. Préférant travailler sur de petits projets avant d'en faire des grands, Klapisch n'a peut-être pas encore découvert son style, mais il n'est pas loin de le faire. Son dernier film est là pour le prouver: charmant, léger, avec un brin de mélancolie bousculée par l'instinct d'en rire.

Jusqu'ici, les films de Klapisch ont tous bénéficié de cette bonne santé tranquille, avec bonne humeur et douce ironie en filigrane. Le cinéaste est un observateur attentif de tout ce qui bouge (ou ne bouge pas) et les personnages qu'il nous propose sont savoureux par leur naturel et leur gentillesse fondamentale.

Chacun cherche son chat (Prix de la critique internationale Fipresci au Festival de Berlin 1996) s'inscrit dans ce que *Le Figaro* appelle «la mouvance française de *Smoke* de Wayne Wang». Chloé a perdu son chat parce que, avant de partir voir la mer, elle l'avait confié à une bonne dame du coin qui l'a apparemment laissé fuir sur les toits. Pour le retrouver, tout un petit monde va s'y mettre et c'est le prétexte de faire se parler des gens qui n'avaient jamais eu l'occasion de se parler, même pas en allant acheter son pain. Soudain, la solitude routinière de ces gens va prendre un nouvel angle jusqu'à ce que Chloé retrouve son chat.

Klapisch, qui est en train de réaliser *Un air de famille*, adaptation de la pièce de Jean-Pierre Bacri et Agnès Jaoui, a le sens du groupe. Il semble savoir où placer sa caméra. Il la cache, la laissant capter la tendresse muette de la vie quotidienne.

WONG KAR-WAI

As Tears Go By (1988), *Days of Being Wild* (1990), *Ashes of Time* (1994), *Chungking Express* (1994), *Fallen Angels* (1995).

Peut-être que sans Quentin Tarentino (et le soutien de la Miramax) qui a choisi de distribuer *Chungking Express*, nous n'aurions jamais entendu parler de Wong Kar-Wai. Et ce serait bien dommage, car ce jeune réalisateur hongkongien né à Shanghai en 1958, est venu à la réalisation en 1988, soit tout juste quand se terminaient quatre enthousiasmantes années d'un



Faye Wang dans *Chungking Express*

mouvement cinématographique unique en son genre à Hong-Kong. Cette nouvelle vague de films avait pris, pour ces quelques années seulement, la succession des films de chevalerie, de kung fu contemporain et de comédies insipides, grâce à des réalisateurs tels Tsui Hark, Ann Hui, Yim Ho ou Allen Fong, une génération d'auteurs généralement formés à la télévision locale après avoir fait des études à l'étranger.

Révolutionnaire sur tous les plans, Wong Kar-Wai tentera par tous les moyens d'imposer un nouveau style de cinéma, radicalement opposé aux codes narratifs en vigueur. C'est d'abord *As Tears Go By* (1988), sorte d'hommage au *Mean Streets* de Scorsese, et deux ans plus tard, *Days of Being Wild*, véritable monument réunissant les plus grandes vedettes de la colonie qui ne trouvera malheureusement pas



Ashes of Time

grâce auprès du public de Hong-Kong, mais l'imposera comme l'un des auteurs majeurs de l'histoire locale.

Il passera trois ans à tenter d'assurer le financement de son prochain film, *Ashes of Time* (1994), qui remporta le Prix de la meilleure photographie au Festival de Venise. Un peu comme son précédent, ce film, de par son énormité, bénéficiait d'un casting de stars imparables et un soin maniaque apporté à chaque détail, d'où un tournage extrêmement long. Mais, alors que le film est en post-production, le cinéaste fait taire tous ceux qui le considèrent comme un auteur tributaire de budgets impossibles en tournant en quelques semaines *Chungking Express*, qui annonce une nouvelle direction dans son œuvre.

Tourné en son direct (fait rarissime à Hong-Kong), *Chungking Express* se présente comme un tourbillon de fantaisie filmique. Possédant une énergie qui défie toute logique, la caméra se promène partout, filme tout dans des angles les plus originaux, sous des lumières diffuses ou aveuglantes. L'exercice n'est toutefois pas gratuit. *Chungking Express* raconte une histoire d'amour, inusitée certes, mais empreinte de rêverie et d'une nostalgie totalement nouveau genre. Emporté par les refrains répétés du *California Dreamin'* des Mamas and Papas et d'une version cantonaise d'un succès des Cranberries, le spectateur n'a le choix que de se laisser aller et de savourer la foule de petites émotions produites à la fois par les techniques utilisées et par la dose d'émotion produite par les interprètes principaux.

Le cinéaste a choisi deux stars qu'il connaît bien pour les avoir fait jouer dans *Ashes of Time* (Brigitte Lin Ching-hsia et Tony Leung/Leung Chiu-wai), et deux comédiens absolument uniques: Takeshi Kaneshiro, chanteur d'origine japonaise dont les albums sont en train de battre tous les records de vente, et surtout la sublime Faye Wang dont on murmure déjà qu'elle pourra très vite détrôner les plus grandes du pays, particulièrement Maggie Chung.

À l'heure où les films américains dominent de plus en plus, le succès de *Chungking Express* s'impose comme une véritable révolution et son réalisateur, un vrai cinglé du cinéma, comme l'instigateur d'un nouveau cinéma d'auteur.

Maurice Elia